

L'art en guise de visa pour changer de cap

Entretien avec Steve Bandoma

Steve Bandoma.
Photo Martin van der
Belen.



Sorti de l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa, Steve Bandoma est allé en Afrique du Sud pour parfaire sa formation. Il est revenu au pays en 2011 après avoir reçu divers prix et bourses à l'étranger. Il a créé Koi d 9?, une structure pour la promotion des arts contemporains en RD Congo, dont il assume la coordination. Rencontre avec un jeune artiste kinois de la « South African connexion ».

Martin van der Belen : Quel est ton parcours ?

Steve Bandoma : Je suis né et j'ai grandi à Kinshasa. J'ai 33 ans. En 2004, j'ai été gradué en art plastique, option peinture, à l'Académie des Beaux-Arts. La fin de mes études a été plutôt mouvementée. Quelques amis et moi, on jouait déjà les avant-gardistes. On voyait bien que le secteur de l'art au Congo stagnait par manque d'innovation. On voulait faire changer cela. On en avait ras-le-bol de l'académisme obsolète qui nous était imposé. En 2002, dans le sillage du « Librisme » lancé quelques années plus tôt par Francis Mampuya, on a créé une plateforme sous l'appellation de « Librisme Synergie ». Comme des disciples de ce précurseur de l'art contemporain en RDC, on voulait aussi prôner une attitude d'esprit libre, on peut dire même « libéré ». Sous les auspices de La Halle de la Gombe [l'Institut français de Kinshasa], qui voyait cela plutôt d'un bon œil, on se retrouvait là avec Vitshois, Alain Mwilambwe, Wantina... comme des maquisards, des frondeurs embusqués, en train d'échanger des idées autour du développement de cet art dit « contemporain ». Librisme Synergie était comme l'enfant direct du Librisme. Qui prônait juste « l'état libre d'esprit » dans le vrai sens du mot. On était encore étudiants, mais chacun de nous avait déjà son espace respectif de production...

Ce texte mis en ligne gratuitement sur le site www.alternatives-theatrales.be est la version intégrale d'un article publié partiellement dans le n° 121-122-123 d'Alternatives théâtrales Créer à Kinshasa.

En 2005, je suis parti en Afrique du Sud. D'abord pour parfaire mon anglais, tout en me disant que j'allais aussi prospecter en matière de débouchés artistiques. J'ai abouti à Cape Town où j'ai suivi des formations professionnelles à City Varsity University avec le parrainage de Cape Africa Platform. Ça m'a permis de mieux comprendre les enjeux majeurs de l'art contemporain. Au bout de trois ans et beaucoup de sacrifices pour m'intégrer, ma carrière a connu là-bas une vraie ascension ! Lors de ma toute première exposition solo à l'Alliance Française de Cape Town, le génial artiste et curateur Brett Bailey a découvert mon travail et a décidé de me donner ma chance en m'invitant à un grand projet de performances publiques appelé *Infecting the city*. Là, j'ai conquis un public vraiment large. En 2007, j'ai été admis dans le comité de Vansa, Visual Art Network in South Africa. En son sein, j'ai appris pas mal d'autres choses sur l'administration culturelle... et j'ai également élargi mon réseau de relations professionnelles, ce qui m'a permis de franchir l'étape suivante... En 2009, j'ai bénéficié d'une bourse de l'ONG suisse Pro Helvetia, qui m'a permis d'aller pour la première fois en Europe, participer à une résidence de création à Zurich. Dans le cadre du programme « Visa pour la création », j'ai été invité à Paris par CulturesFrance... J'ai contribué à des grands projets et expositions à Pointe-Noire, Paris, Londres, La Nouvelle Orléans, Florida (US), Kinshasa... Mon aventure au pays de la nation arc-en-ciel a finalement duré six ans ! J'y ai affronté les difficultés linguistiques, le problème d'intégration professionnelle, la méconnaissance du milieu... Après avoir appris et compris réellement l'art contemporain et ses enjeux, tout est devenu plus facile. Il suffisait d'introduire un projet en anglais et je recevais une réponse positive. Comme par

magie ! Il suffit de taper « Steve Bandoma » sur Google, vous serez certainement surpris. Même Wikipedia nous reconnaît comme artiste ! N'est-ce pas une fierté pour la RD Congo ?

M. v. d. B. : Après ton parcours à l'étranger, tu es revenu à Kinshasa par choix, avec des ambitions bien précises...

S. B. : Oui, je suis revenu à Kinshasa parce que j'en avais envie... Je ne me définis pas simplement comme artiste, mais aussi comme opérateur culturel. Avec ma nouvelle structure « *Koi d 9 ?* » pour la promotion des arts contemporains et l'orientation des jeunes artistes talentueux, j'ai en vue de leur permettre de vivre également de ce métier noble. Néanmoins, avouons-le, c'est un véritable défi dans un pays où l'art n'est pas une priorité du citoyen lambda. Même nos autorités ont du mal à en comprendre l'intérêt et elles sont encore loin de le consommer. Je l'ai souvent dit aux micros des télévisions tant nationales qu'internationales : le problème de l'homme congolais en particulier, et de l'Africain en général, est d'abord et avant tout un préalable culturel et non politique. Il souffre manifestement d'acculturation. Si les antivaleurs règnent, comment voudriez-vous que les choses soient faciles ? Rien que pour obtenir un petit document administratif il vous faut mouiller la chemise !

Un autre problème qui m'a un peu freiné dans mon élan c'est celui de trouver des collaborateurs à la hauteur. Dans ce domaine les choses sont très délicates. Si vous n'avez pas une vision claire de ce que vous faites, vous retombez facilement dans les mêmes erreurs que les autres. Je suis un peu maniaque et j'aime toujours bien faire les choses, de façon à ce que ce soit des réalisations durables. J'ai dû changer plusieurs fois d'équipe à cause du manque de vision et de sens de sacrifice chez certains de mes collaborateurs. Dieu merci, aujourd'hui, ça va mieux ! Je travaille avec des jeunes écrivains et critiques d'art, infographes et designers, journalistes... qui mettent de la passion dans ce qu'ils font ! Pour n'en citer qu'un, je dirais Jean Kamba, il se donne pour de nombreux jeunes artistes.

Le plus grand défi que nous avons, c'est celui de faire comprendre au grand public local ce qu'est l'art contemporain, et de persuader les patrons et autres nantis de sa valeur et du bien fondé de le consommer. En dépit de cela... l'espace, le financement et le parrainage restent encore des terrains à conquérir.

M. v. d. B. : Quelles sont selon toi les préalables indispensables pour l'émergence du Congo ?

S. B. : Une bonne politique culturelle, l'encouragement et le soutien d'initiatives privées, une réelle réforme éducative, et enfin la sauvegarde, la réhabilitation et la revalorisation de notre patrimoine culturel. De la part de mes concitoyens, j'espère que la jeunesse assurera un relèvement de la génération dite « *baby boomer* », et surtout celle qui a été exposée au développement occidental, c'est-à-dire celle de la diaspora.

Nous devons comprendre que l'Occident a toujours eu l'intention de reconquérir l'Afrique et surtout le bassin des Grands Lacs. Mais malheureusement pour lui il est face à un fossé de civilisations et de mentalités, avec lesquels il est difficile de cohabiter. Sur ce, des grandes organisations comme l'Union européenne, l'Unesco... misent jusqu'à nos jours sur des projets culturels en

Afrique, en vue de préparer un environnement sain et viable. Ceci devrait plutôt interpeller nos autorités politiques afin d'en maximiser les efforts, en accompagnant des initiatives culturelles avec une attention très particulière ; le monde aujourd'hui est le résultat d'intenses échanges interculturels... et quand il y a échanges entre cultures il y a investisseurs sur le terrain pour investir dans des projets économiques ou des nouvelles entreprises. Ceci fait partie des enjeux majeurs de la mondialisation. C'est la raison pour laquelle vous verrez dans toute ambassade respectable qu'il ne manque pas un département culturel. En 2010, je me rappelle avoir représenté la RD Congo dans une ambitieuse exposition panafricaine à Johannesburg, « *SPACE* », organisée pour la coupe du monde de football. Nous étions une vingtaine d'artistes africains de différents pays. Je suis allé jusqu'à notre ambassade à Pretoria pour informer nos responsables politiques sur l'événement. À ma plus grande surprise, il n'y avait là même pas un département culturel ! Cela me semblait incroyable car selon moi le vrai mandat d'une ambassade à l'étranger devrait d'abord être celui d'échanger avec la culture autochtone et pas seulement la vente des passeports et visas !

M. v. d. B. : Malgré ce contexte local encore peu favorable, quelles sont tes perspectives personnelles ?

S. B. : Je reste optimiste car on est de plus en plus nombreux à faire bouger le domaine des arts plastiques. Avec d'autres structures, nous venons de terminer une session d'échanges sur l'art contemporain, pour générer une culture du débat et mieux faire connaître nos activités respectives. Dans les cinq prochaines années, je me vois réussir à mener à bon port mes entreprises, en particulier *Koi d 9 ?*. Nous avons beaucoup de projets de grande envergure pour le développement artistique dans notre pays. On compte mettre sur pied des expositions à la hauteur des standards internationaux. On veut aussi donner à notre capitale une esthétique digne des grandes villes du monde, la doter de monuments originaux misant sur les nouveaux médias et l'art contemporain. On est fatigué de voir du béton. De manière secondaire mais récurrente, on organise déjà des workshops de management culturel et des débats sur l'art contemporain. Je me vois aussi réussir ma mission qui est celle d'un opérateur culturel avisé, celui qui peut se servir de l'art et la culture comme un outil de développement. J'espère que ce rôle m'introduira peu à peu dans une carrière politique. J'ai grandi dans un environnement politique et cet univers me fascine. J'aime assumer des responsabilités et je conçois le leadership comme un service à rendre aux autres et non comme se servir des autres et en premier, ce qui est trop souvent le cas chez nous. À terme, je compte mener de front les deux carrières, dans un esprit humaniste.

M. v. d. B. : L'art est politique ?

S. B. : Oui, les deux font un mariage heureux. L'art permet d'aborder des sujets sensibles sans pour autant blesser, notamment grâce à l'humour. On peut faire passer des messages, attaquer de façon intelligente celui qui abuse. La culture est une arme très efficace pour le changement. Nos politiciens devraient le comprendre...